

La médecine entre Hippocrate et Jésus-Christ : médecins et patients piétistes

Autor(en): **Habrich, Christa**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **51 (2001)**

Heft 3: **La Bible à la croisée des savoirs**

PDF erstellt am: **18.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381625>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA MÉDECINE ENTRE HIPPOCRATE ET JÉSUS-CHRIST : MÉDECINS ET PATIENTS PIÉTISTES

CHRISTA HABRICH

Résumé

Le progrès de la science et les transformations de la médecine du XVI^e siècle qui en étaient les conséquences, réduisirent la place des concepts traditionnels de la théorie des quatre humeurs en faveur de l'observation scientifique du corps et de ses fonctions. On tenta de sortir de la crise qui en résulta au XVII^e siècle en établissant de nouvelles théories. D'une part, à travers une hypothèse mécaniste, d'autre part à travers la théorie psychodynamique de George Ernst Stahl. Celle-ci s'associa avec le piétisme, répandu surtout dans les contrées germanophones luthériennes depuis 1680. Elle mena vers une médecine réformée établissant une harmonie entre les principes hippocratiques et l'idée du Christ en tant que médecin.

1. La crise de la médecine au début du siècle des Lumières

J'ai choisi pour champ d'observation la période qui va de 1680 à 1750. La médecine traversait en effet à cette époque une crise dont on peut déterminer un certain nombre de causes : grâce aux recherches menées par les médecins à partir du XVI^e siècle, on disposait de nouvelles connaissances en anatomie et en physiologie du corps. Que l'on pense par exemple à l'anatomie d'Andréas Vesalius (1543)¹, à la découverte de la circulation du sang par William Harvey (1628)², à l'expérience sur le suc du pancréas de Franciscus De Le Boe Sylvius et Régnier de Graaf (1664)³, aux travaux chimiques sur le sang par Johann Baptist van Helmont et Robert Boyle⁴ ; ces découvertes ont remis en question l'explication traditionnelle du principe des quatre humeurs. Ce schéma transmis par la tradition hippocratique et galénique qui dominait la médecine

¹ A. VESALIUS, *De humani corporis fabrica libri septem*, Basel, 1543.

² W. HARVEY, *Exercitatio Anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, Frankfurt am Main, 1628.

³ R. de GRAAF, *Disputatio de Natura et usu succi pancreatici, quam summo auxiliante Numina sub praesidio clarissimi doctissimique viri D. Francisci de La Boe Sylvii*, Leiden, 1664.

⁴ J. BÜTTNER, CH. HABRICH, *Roots of Clinical Chemistry*, Darmstadt, 1987, p. 8-13, 26-32.

générale depuis le Moyen Âge ⁵ était en harmonie avec la conception chrétienne, qui postulait une unité entre le corps et l'esprit. Selon ce principe, la fonction vitale du corps humain dépendait de l'équilibre entre les quatre «fluides» : le sang, la bile jaune, la bile noire et le flegme. L'harmonie entre ces quatre éléments garantissait la santé, tandis que leur déséquilibre, le manque ou l'abondance d'un «liquide» pouvaient provoquer une maladie. Le surplus inné d'un de ces éléments favorisait tel ou tel «tempérament» : sanguin, cholérique, mélancolique ou flegmatique. Ces prédispositions présentaient également un certain risque pour la santé. L'âme était considérée comme un élément vivant et conservateur ayant des fonctions multiples, un être immortel qui survit au corps pour l'éternité.

L'harmonie entre le corps, l'âme et l'esprit était évidente, l'âme étant considérée comme un principe créateur et moteur du corps. Jusqu'au XVII^e siècle, cet ordre était presque incontesté ; mais il subit alors une transformation qui conduisit finalement à un système dualiste grâce à l'adoption de l'idée cartésienne selon laquelle le corps humain fonctionne d'une façon mécanique, sans l'intervention de l'âme. Entre les médecins et les théologiens s'est alors élevée une dispute acharnée, les uns soutenant que le corps humain fonctionne exclusivement comme une machine réglée selon les lois de la nature, créée par la volonté de Dieu, les autres étant convaincus que c'est l'âme qui déclenche et dirige tous les processus de la vie. Dans la plupart des universités, on persécuta d'abord les cartésiens, les théologiens décelant dans le système causal et mécanique un danger d'athéisme ⁶ ; au cours du XVII^e siècle néanmoins, l'école de Leiden (pour ne prendre que cet exemple) développa sans contestation la médecine mécanique et la relia à la doctrine iatrochimique du corps ⁷.

2. Conceptions mécanistes contre conceptions psychodynamiques

Ce conflit faisait rage dans toutes les universités du monde germanophone. À Halle s'opposaient Friedrich Hoffmann et Georg Ernst Stahl. Tandis que Hoffmann défendait la médecine mécanique et enseignait celle-ci avec beaucoup de succès ⁸, Stahl, originaire de la Franconie piétiste, défendait une «Theoria Medica vera» qu'il opposait sciemment à la médecine moderne basée exclusivement sur les principes mécaniques ⁹. Contrairement à Thomas Browne, auteur de la *Religio medici* (un *bestseller* qui connut 74 éditions anglaises et de nombreuses traductions) et qui s'opposait à l'athéisme natu-

⁵ K. E. ROTHSCHUH, *Konzepte der Medizin in Vergangenheit und Gegenwart*, Stuttgart, 1978, p. 185-192.

⁶ *Ibid.*, p. 65.

⁷ *Ibid.*, p. 279-282.

⁸ *Ibid.*, p. 240-249.

⁹ *Ibid.*, p. 293-302.

raliste en médecine ¹⁰, Stahl ne croyait pas en une conception physico-théologique et hermétique.

Stahl – dont je ne décrirai que brièvement la doctrine – estimait l'âme supérieure au corps, sans pour autant refuser les nouvelles découvertes dans le domaine du processus chimique et physiologique du corps humain, qu'il interprétait de manière finaliste et non causale. C'est l'âme qui domine le corps selon la volonté de Dieu, et non des lois régies par une causalité mécanique indépendante de la *Providentia Dei*. Sa doctrine psychodynamique ¹ représentait aussi une reprise de celle, ancienne, des tempéraments, qui ne se fonde pas seulement sur les «humeurs», mais prend également en compte les processus psychiques dépendants des passions et de l'esprit de moralité de l'homme. Nous parlerons avec plus de précision de cette doctrine des tempéraments, typique de l'école de Stahl.

Excellent chimiste, Stahl créa par son hypothèse du «*phlogiston*» le premier paradigme scientifique de la chimie. Il combattait avec véhémence la chemiatrie qui cherchait par des thérapeutiques acides ou alcalines à obtenir une correction des corpuscules «aigus» dans le sang. Il préférait les préparations réformistes galéniques, c'est-à-dire des préparations simplifiées. Il plaidait en faveur d'un retour à l'esprit de la médecine hippocratique, qui représentait pour les piétistes l'âge d'or de la médecine, compatible qu'elle était avec la religion chrétienne. Cette *instauratio* de la médecine hippocratique, comme dit Stahl ¹², nous fait penser à *l'instauratio*, dont parle la Vulgate à propos du Temple de Jérusalem ¹³.

3. La médecine néohippocratique et l'idée de la nature du corps, créé par Dieu

La médecine véritable nous a été donnée par Dieu ¹⁴, lequel a conféré aux hommes la force de la nature innée qui, seule, peut guérir. Fort de cette

¹⁰ A. CUNNINGHAM, *Sir Thomas Browne and his Religio Medici* in O. P. GRELL et A. CUNNINGHAM éd., *Religio Medici. Medicine and Religion in Seventeenth-Century England*, Hauts, Vermont, 1996, p. 12-61.

¹¹ Sur la vie et l'œuvre de Stahl cf. J. GEYER-KORDESCH, *Pietismus, Medizin und Aufklärung in Preußen im 18. Jahrhundert. Das Leben und Werk Georg Ernst Stahls*, (Hallesche Beiträge zur Europäischen Aufklärung, Vol. 13), Tübingen, 2000. Dans le chapitre intitulé «La théorie de la médecine de Stahl» sont également cités des disciples de Stahl, qui étaient des médecins piétistes ; cf. J. HELM, «Das Medizinkonzept Georg Ernst Stahls und seine Rezeption im Halleschen Pietismus und in der Zeit der Romantik», *Berichte zur Wissenschaftsgeschichte*, 23 (2000), p. 167-190.

¹² G. E. STAHL, *De Medicina medicae necessaria, et propositam disquisitionem de Natura, sensu Medico : locopensi sui Symposiaci, et, ex sua mente ad modo dictam Medicinae instauracionem Fundamenti*, Halle, 1702.

¹³ Cf. Esdras, 5.

¹⁴ G. E. STAHL, *Dissertatio inauguralis de Deo, autore verae medicinae*, Halle, 1712.

conviction, il considérait Hippocrate comme le précurseur de la vraie médecine, idéal de chaque médecin. Cette médecine a pour principe l'adoption d'une thérapie qui respecte et favorise la guérison naturelle ; il ne faut en aucun cas tenter d'intervenir dans ce processus naturel. Stahl cherche à rétablir cette conception hippocratique ¹⁵. (Précisons que lorsqu'il est question d'«Hippocrate», il ne s'agit pas de l'Hippocrate historique, dont on connaît à peine la biographie, mais de l'œuvre de l'auteur anonyme du *Corpus hippocraticum*, contenant plus de 60 livres transmis à la postérité) ¹⁶.

Le fil conducteur du médecin redevenait la nature en tant que création divine, comme la comprenait Johann Arndt dans le dernier de ses *Quatre livres du vrai Christianisme* ; une création qui, tout en ayant souffert du péché d'Adam, est demeurée substantiellement dans la condition originelle. Le déroulement naturel de la maladie était celui voulu par Dieu, la nature agissant comme principe bienfaisant dans le corps sans l'intervention du médecin. La tâche du médecin se réduit à favoriser sensiblement ce processus : *medicus minister naturae* et Dieu est ainsi le créateur de la médecine.

Stahl n'acceptait qu'une vérité : celle donnée par Dieu. Elle seule est valable en médecine lorsqu'il s'agit de trouver le chemin de la guérison. Le médecin ne doit respecter que cette vérité, il ne doit pas se laisser influencer par des tendances obscures, trompeuses, superstitieuses ou malhonnêtes ¹⁷. Dans son œuvre principale, c'est à peine si Stahl aborde les aspects religieux. Dans ses dissertations, par contre, il a davantage souligné ses principes médicaux basés sur la volonté de Dieu et justifiés par une exégèse biblique ¹⁸. On y lit que le médecin ne doit jamais se détourner de la volonté de Dieu, seul principe de guérison. Stahl se base pour son éloge de la création de Dieu sur Sagesse 11,21 : «Mais tu as tout réglé avec mesure, nombre et poids». Il loue avec emphase la sagesse de Dieu et la beauté de la nature ¹⁹. Dieu seul entre en ligne de compte dans son discours ; on ne trouve aucune trace de la religiosité spécifiquement piétiste autour de Jésus. Ceci est différent chez ses élèves ²⁰.

¹⁵ J. HELM : «'Quod naturae ipsae sint morborum medicatrices'. Der Hippokratismus Georg Ernst Stahls », *Medizinhistorisches Journal*, 35 (2000), p. 251-262.

¹⁶ T. RÜTTEN, «Hippokrates» in W. ECKART, Ch. GRADMANN (éd.), *Ärztelexikon. Von der Antike bis 20. Jahrhundert*, München, 1995, p. 187-189.

¹⁷ G. E. STAHL, *Dissertatio de medicina medicae curiosae*, Halle, 1714, p. 61.

¹⁸ «Divinae veritatis esse debent, quaecumque usum salutarem pollicentur. Una est veritas; pauca, ex infinitis alienis, vera sunt : haec sufficiunt. His potire, utere, fruire : sequere agricolam Evangelicum, qui deprehenso in agello thesauro, omnia sua vendidit, illum emit. Dum autem, quod unum necessarium est, ad Deum haec refers, ab illo munificentissimo auferre debetur.» (G. E. STAHL, Lettre à Johann Franz Donzelina de Genève, disciple de Stahl et répondant de la dissertation, citée ci-dessus note 17, appendix).

¹⁹ G. E. STAHL, *Disputatio de Passionibus animi corpus humanum varie alterantibus*, Halle, 1719, p. 3.

²⁰ Cf. par ex. CH. HABRICH, «Zur Ethik des pietistischen Arztes im 18. Jahrhundert» in W. KAISER, A. VÖLKER éd., *Ethik in der Geschichte der Medizin und Naturwissenschaft*

4. «*Medicina practica*» et «*praxis pietatis*»

Inspiré par Philipp Jakob Spener et August Hermann Francke, Stahl devint par ces idées réformistes le professeur de la plupart des médecins piétistes. Il a conseillé Francke pour les soins infirmiers dans l'hôpital fondé par lui et s'occupait de la surveillance médicale dans le cadre de l'enseignement clinique ²¹. Lorsqu'ils se vouaient aux études de médecine, les élèves de la fondation de Francke donnaient leur préférence à l'école de Stahl. Stahl exigeait dans sa dissertation *De Vita* que le médecin guérisse au lieu d'établir des théories ²². Conformément à la *praxis pietatis* qui visait à la piété vécue et non aux discours théologiques, tous les médecins piétistes se sont concentrés sur la médecine pratiquée et collectionnaient des histoires de la maladie en cherchant à travailler dans le respect de chaque patient en son individualité.

Cette accentuation de l'aspect pratique leur attirait souvent le reproche d'être hostiles à la science. Selon l'exigence piétiste de «vie simple», c'est-à-dire une vie modeste sans luxe ni relâchement, centrée sur la dévotion et le renoncement aux plaisirs temporels, la thérapie des médecins piétistes était définie par la simplicité. On administrait d'abord un régime diététique qui évitait boissons enivrantes et mets raffinés auxquels on préférait une alimentation «naturelle». On donnait ensuite au malade des remèdes qui tenaient compte de son tempérament et favorisaient la guérison naturelle tracée par Dieu. Satisfaire aux désirs des gens de la Cour en prescrivant des cures rapides et des médicaments de luxe était considéré comme un péché. Tous les médecins piétistes influencés par Stahl refusaient de prescrire de fortes purges, des médicaments favorisant la transpiration ou les vomissements trop importants, l'opium et l'écorce de Chine entravant par trop le déroulement naturel de la maladie ²³. On préférait à tout cela des préparations à base de plantes, de sels, surtout du salpêtre, des infusions et des mixtures de toutes sortes. Le réconfort de l'âme par la prière et la consolation étaient prioritaires. Toute maladie était considérée comme un message de la volonté de Dieu pour le salut et la renaissance de l'âme.

August Hermann Francke classait les malades en deux catégories : ceux qui n'étaient pas encore au stade de la régénération (les non «réveillés») et ceux qui étaient déjà proches de l'état de grâce, l'état dit de «l'homme nouveau». Les premiers devaient accepter la maladie comme une punition de leurs péchés et se repentir ; les autres devaient supporter la souffrance en la considérant

(Wissenschaftliche Beiträge der Martin Luther-Universität Halle-Wittenberg 1985/55 [E 77]), Halle, 1985, p. 69-83.

²¹ W. KAISER, «Das hallesche Collegium clinicum und seine Ausstrahlung auf die medizinischen Unterrichtsformen im 18. Jahrhundert» in E. DONNERT éd., *Europa in der frühen Neuzeit. Festschrift für Günter Mühlhpfordt*, vol. 5, Aufklärungs in Europa, Köln-Weimar-Wien 1999, p. 419-431 ; ici : p. 423.

²² G. E. STAHL, *Dissertatio inauguralis de vita*, Halle, 1701, p. 4.

²³ Ch. HABRICH, «Therapeutische Grundsätze pietistischer Ärzte des 18. Jahrhunderts», *Beiträge zur Geschichte der Pharmazie* 31 (1982), p. 121-123.

comme une visitation de Dieu pour approfondir leur foi et rapprocher leur âme du Christ ²⁴. C'est pour cette raison que Francke a employé dans son hôpital des étudiants en médecine et en théologie qui assistaient les malades physiquement et psychologiquement ²⁵. On s'efforçait d'abord de soigner l'âme du malade, la guérison du corps occupant une place subordonnée. Francke s'entourait aussi de conseillers qui n'étaient autres que des médecins inspirés par le piétisme. Parmi eux se trouvaient Stahl, Christian Friedrich Richter, Christian Sigismund Richter et Johann Juncker. Les préparations alchimiques provenant de la pharmacie de son orphelinat étaient très connues – l'*essentia dulcis* (*aurum potabile*) surtout. Ces préparations représentaient par ailleurs un revenu considérable parce qu'on les expédiait aux médecins et aux patients piétistes du monde entier. Les histoires de guérisons presque miraculeuses causées par l'*essentia dulcis* ont été imprimées et éditées. Les remèdes secrets de l'orphelinat de Halle sont des préparations alchimiques traditionnelles comme on en utilisait depuis Paracelse. Ils ne répugnaient pas à Stahl, qui refusait la chemiatrie particulièrement dans son expression mécaniste. Il faut souligner que la plupart des médecins piétistes se sont servis de l'alchimie avant d'y renoncer, comme le montre l'exemple de Johann Samuel Carl ²⁶ qui la considérait comme un art « surnaturel » et craignait la séduction de l'or. Carl ²⁷, disciple favori de Stahl, était un piétiste radical et séparé de l'Église luthérienne. Il était un ancien de la « Communauté de la vraie inspiration » de Büdingen et exerçait en qualité de Médecin de la Cour des Comtes de Ysenburg et de Stolberg, plus tard de Wittgenstein à Berleburg. Il est en outre l'auteur d'un livre de piété, la *Medicina mentis*, qui fournit une méthode de régénération de l'âme par Dieu à partir des évangiles de saint Marc et saint Luc ²⁸.

5. Les influences de l'alchimie sur la médecine piétiste

Beaucoup de piétistes étaient attirés par l'alchimie influencée par la théosophie biblique et cabalistique de Heinrich Khunrad ²⁹, Jakob Böhme et leurs

²⁴ J. HELM, «Der Umgang mit dem kranken Menschen im Halleschen Pietismus des frühen 18. Jahrhunderts», *Medizinhistorisches Journal* 31 (1996), p. 67-87 ; ici : p. 70-72.

²⁵ J. HELM, «"Kinder-und Lehrkrankenhaus" im frühen 18. Jahrhundert ? Die Einrichtungen zur Krankenfürsorge in den Franckeschen Stiftungen», *Medizinhistorisches Journal* 33 (1998), p. 107-141 ; ici : p. 129-130.

²⁶ Ch. HABRICH, «Alchemie und Chemie in der pietistischen Tradition» in H. G. KEMPER, H. SCHNEIDER éd., *Goethe und der Pietismus*, (Hallesche Forschungen vol. 6), Halle-Tübingen, 2001, p. 45-77 ; ici : p. 64-73.

²⁷ Ch. MEYER-HABRICH, «Untersuchungen zur pietistischen Medizin und ihrer Ausprägung bei Johann Samuël Carl (1677-1757) und seinem Kreis. Medizinische Habilitationsschrift», München, 1981 [dissertation dactylographiée].

²⁸ J. S. CARL, *Medicina mentis durch Wiederbringung zu dem Leben Gottes aus Marco und Luca*, Berleburg, 1734.

²⁹ H. KHUNRATH, *Amphitheatrum sapientiae aeternae*, Hamburg, 1595.

successeurs Oswald Croll, Jane Lead et John Pordage. Parmi les ancêtres de l'alchimie figurent, outre Salomon et Hermès Trismégiste, Moïse lui-même, qui, après avoir brûlé le veau d'or, avait préparé un *aurum potabile* et l'avait réduit en poudre ; il le fit boire aux enfants d'Israël après l'avoir dissous dans l'eau (Exode 32,20). On espérait par ces méthodes alchimiques trouver des remèdes particulièrement efficaces. L'*Histoire des Églises et des hérétiques* de Gottfried Arnold mentionne beaucoup de ces auteurs hermétiques qui s'efforçaient de conformer leur traitement à la volonté de Dieu. Parmi ces adeptes figurent autant de médecins que de théologiens. Friedrich Christoph Etinger, pour ne prendre que cet exemple, en fait partie. Il travaillait au laboratoire et guérissait à l'aide de préparations alchimiques, à l'instar du théologien Melchior Douzeaidans³⁰ qui, chassé de France, a été accueilli à Offenbach et à Francfort/Main par les «inspirés». Il avait noué des liens avec le Comte Nikolaus Ludwig Zinzendorff, Johann Konrad Dippel, Johann Samuel Carl et Johann Christian Senckenberg³¹, avant de devenir attaché à la Cour de Büdingen. Douzeaidans était l'auteur d'un ouvrage de méditation très apprécié par les piétistes : le *Mystère de la Croix*³². Bien qu'il n'ait pas étudié la médecine, il soignait le Comte Ernst Casimir de Ysenburg-Büdingen avec des remèdes qu'il préparait lui-même. Il considérait son activité médicale comme particulièrement bénie par Dieu, ce qui a provoqué un véritable scandale dans la communauté religieuse. Johann Samuel Carl, qui fut avant lui le médecin du comte, a violemment combattu celui qu'il considérait comme un parfait dilettante³³. Voici quelques passages des lettres de Douzeaidans adressées au comte que j'ai récemment trouvées aux Archives de Büdingen :

Je reçois à ce moment la haute grace de la lettre de Vôte Excellence, par laquelle Elle m'ordonne de Lui envoyer les remèdes, dont nous convîmes me ces jours passez, pour Son incommodité : Les voici, Monseigneur, avec l'ordre de l'usage et la Diete à y observer.

Comme nous allons entrer dans l'équinoxe, il serait bon d'attendre 6 ou 8 jours après, pour en commencer l'usage et ils auront plus d'effet³⁴, si V. E. devant la saignée

³⁰ Etinger le cite sous le nom de «Dousendan» dans son livre [Elias Artista Hermetica], *Das Geheimniß von dem Salz, als dem edelsten Wesen der Natur*, [Stuttgart] 1770, p. 57. Il souligne que Douzeaidans estime le sel comme «*Arcanum mysticum*».

³¹ Ch. HABRICH, «Mediziner und Medizinisches am Hofe des Grafen Casimir zu Sayn-Wittgenstein (1687-1741)», *Beiträge zur Geschichte der Pharmazie* 35 (1983), p. 138-144 ; ici : p. 142-143.

³² [M. DOUZE Aidans], *Mystère de la Croix*, Homburg vor der Höhe, 1732. Dans ce livre de piété la croix est expliquée d'une façon alchimique et hermetico-cabalistique sur la base d'Ecclésiastique, 43, qui loue les astres dans l'ordre établi par Dieu. Sur l'auteur et l'influence de son livre sur les piétistes radicaux, cf. M. DOUZETEMPS, *Le Mystère de la Croix*, R. BREYMER éd., Milano, Archè, 1975. Comptes rendus : *Aries* 2 (1984), p. 49-58. R. BREYMER, «Ein radikaler Pietist im Umkreis des jungen Goethe : Der Frankfurter Konzertdirektor Johann Daniel Müller alias Elias / Elias Artista (1716-1785)», *Pietismus und Neuzeit*, 9 (1983), p. 180-237 ; ici : p. 193-195.

³³ Ch. HABRICH, «Mediziner und Medizinisches», art. cit., p. 142-143.

³⁴ Ici s'exprime son concept thérapeutique, basé sur l'astrologie.

prend un léger Purgatif. Ensuite d'abord après la saignée, V. E. peut prendre tous les jours deux de ces Poudres blanches, l'une au matin dans du Thé, sur laquelle Elle pourra, si Elle veut (car il n'est point absolument nécessaire) faire une transpiration au lit : l'autre au soir en allant coucher, dans une Emulsion des quatre semences froides, surquoy Elle en boira un verre. Les autres se prendront dans ce même ordre et manière les autres jours suivans.

Après cela V. E. pourra commencer, quand Elle voudra, même pendant le tems de la chasse, qui est un tems propre à la commotion, à se servir de la Tinture Balsamique, le matin dans la même Emulsion des quatre semences froides, chauffée pourtant ; surquoy Elle pourra boire le Thé une demie heure après. Le Soir la même Tinture Balsamique dans la même Emulsion, mais froide. La Dose de cète Tinture à la fois est de 15 à 20 gouttes.

Ensuite V. E. aiant plus de repos au Logis, Elle commencera à loisir l'usage du Beaume Astral³⁵, qui a des effets aussi doux et benins, que merveilleux [...] après j'espere par la grace du Seigneur, je souhaite très instamment, que Elle soit toutàfait et radicalement delivrée du mal, qui l'a attaquée depuis 4 années [...]³⁶.

Par celle, dont Vôte Excellence me fait la grace du 26 du courant, j'apprens avec une joie très singuliaire les bons effets du Beaume Astral, dont la continuation m'en fait esperer encore des meilleurs, sachant par experience les benedictions, qu'il a plû au Souverain Médecin d'y répondre jusqu'à cète heure, dans des differentes et très grieves indispositions ... c'est pour quoy si Vôte Excellence en a besoin d'une nouvelle phiole, j'aurais l'honneur de l'en servir dans le tour [...]³⁷.

6. *Maladie et guérison : témoignages*

Du fait de la distance géographique qui séparait les adeptes de Stahl de leurs médecins, le traitement par correspondance était fréquent dans les cercles piétistes. Stahl lui-même fut consulté par des amis de August Hermann Francke ; les lettres de Stahl adressées au baron von Canstein contiennent entre autres des conseils pour d'autres nobles, parmi lesquels le général prussien Gneomar von Natzmer. Canstein attendait avec une grande impatience une consultation par correspondance pour Philipp Jakob Spener qui était atteint d'une maladie mortelle et se défiait des méthodes rationalistes du médecin traitant, qui n'était personne d'autre que son propre fils, Christian Maximilian Spener. Compte tenu des descriptions de la maladie, qui lui venaient de Berlin, Stahl lui avait proposé une thérapie plus efficace que celle du jeune Spener³⁸.

³⁵ Préparation alchimique secrète.

³⁶ Lettre du 20 septembre 1728 (Archiv Fürst zu Ysenburg und Büdingen, dossier Graf Ernst Casimir).

³⁷ Lettre du 31 décembre 1728 (Archiv Fürst zu Ysenburg und Büdingen, dossier Graf Ernst Casimir).

³⁸ CH. HABRICH, «Pathographische und ätiologische Versuche medizinischer Laien im 18. Jahrhundert» in W. ECKART, J. GEYER-KORDESCH (éds), *Heilberufe und Kranke im 17. und 18. Jahrhundert*. (Münstersche Beiträge zur Geschichte und Theorie der Medizin, vol. 18), Münster, 1982, p. 99-123 ; ici : p.106.

Les développements relatifs à la médecine ne sont pas rares dans la volumineuse correspondance de Gerhard Tersteegen. Pour nos recherches, nous nous sommes servis de ses lettres manuscrites ; les lettres imprimées constituent en effet des livres de piété et ne contiennent que partiellement ou pas du tout les thèmes qui nous intéressent ici au premier chef. Tersteegen, qui servait de médecin et de pharmacien amateur à ses amis et aux pauvres, a prodigué de nombreux conseils par lettre, dans lesquelles ne manquait jamais quelque paragraphe consacré à ses propres souffrances. Nous disposons ainsi d'une autopathographie complète de Tersteegen, dont l'intérêt n'est pas tant médical que religieux. C'est ainsi qu'on passe sans transition d'un paragraphe «spirituel» à des remarques d'ordre corporel ; témoin cette lettre du 24 août 1764 :

[...] à savoir la purge, la fièvre et les douleurs de la colique (les dernières par alternance) ont duré environ 8 jours jusqu'au 18 du mois, comme la prise de 9 pilules de polychrest me semblait faire du bien par la grâce de Dieu. J'ai dû vomir la rhubarbe [...]. Maintenant je semble aller mieux [...]

En dehors de différentes histoires de maladies concernant d'autres personnes, Tersteegen transmet en 1766 à un ami l'information suivante : il a mal à la tête et aux dents, et loue l'effet d'un bandage hernié hollandais qui s'avère bien plus efficace que celui d'un fabricant de Mülheim.

[...] le travail de son confrère hollandais dépasse le sien 20 fois. Personne n'a appris ce que j'ai enduré. Les intestins sortaient d'une longueur de 2 à 3 poings du corps torturé d'immenses douleurs ³⁹.

Les passages des lettres de Tersteegen qui traitent des questions médicales sous un éclairage religieux sont liés aux rapports sur les guérisons par l'*essentia dulcis*. Ceux-ci, au nombre de 200, sont des descriptions de maladie éditées, dont l'authenticité est certifiée par Richter. Elles sont partiellement incorporées dans son livre *Kurtzer und deutlicher Unterricht* qui servait dans les cercles piétistes de précis pour médecin autodidacte ⁴⁰. Selon Richter ⁴¹, disciple de Stahl, qui a été «désigné par Dieu pour proclamer la science de la nature», la guérison des malades dépend uniquement de la volonté de Dieu ; l'harmonie avec Lui donne une force énorme. Richter voyait dans la conception «*anima/natura*» de Stahl une relation avec l'âme qui devait être guérie par Dieu, car

³⁹ *Ibid.*, p. 108. Sur le rôle de Tersteegen pour les cercles piétistes, cf. Ch. HABRICH, «Zur Bedeutung medizinischer Bemühungen im Wirken Gerhard Tersteegens» *Medizin-historisches Journal* 12 (1977), p. 263-279 ; Ead., «Heilkunde im Dienst der Seelsorge bei Gerhard Tersteegen» in M. KOCK (éd.), *Gerhard Tersteegen Evangelische Mystik inmitten der Aufklärung* (Schriftenreihe des Vereins für Rheinische Kirchen-geschichte, vol. 126), Köln, 1997, p. 161-180.

⁴⁰ CH. F. RICHTER, *Kurtzer und deutlicher Unterricht von dem Leibe und natürlichen Leben des Menschen*, Halle, 1705.

⁴¹ Concernant la vie et l'œuvre de Richter, cf. E. ALTMANN, *Christian Friedrich Richter (1676-1711). Arzt, Apotheker und Liederdichter des Halleschen Pietismus* (Arbeiten zur Geschichte des Pietismus, vol. 7), Witten, 1972.

une âme de pécheurs dérègle l'ordre divin à l'intérieur du corps ⁴². Richter a soutenu sous la direction de Stahl une *Exercitatio academica* concernant la guérison des maladies par la force innée de la nature ⁴³. Par ailleurs, il vantait les mérites des médica-ments de Halle. Bien que ses rapports sur les guérisons se montrent d'une qualité et d'une exactitude très inégales, leur comparaison avec le manuscrit ajouterait un chapitre important à l'histoire de la médecine. Même si le manque de méthode est évident, il s'agit de la première «expérience clinique» d'un médicament (une solution contenant de l'or en particules colloïdales), qui a été testé sur un nombre important de patients ⁴⁴. Nous nous limiterons ici à quelques exemples pour expliquer ces pathographies. Bien que la majorité des descriptions de maladie ait été imprimée dans l'anonymat le plus complet, certains patients tenaient absolument à signer de leur nom pour témoigner de leurs convictions médico-religieuses, convaincus de la force divine inhérente aux médicaments de Halle. Ces préparations de la pharmacie de l'Orphelinat, surtout la fameuse *essentia dulcis* (qui en était la panacée), étaient très appréciées par les piétistes d'Europe ainsi que par les missionnaires et les communautés piétistes en Amérique du Nord ⁴⁵. Stahl ne pouvait concevoir que des préparations à base d'or constituent le remède universel ⁴⁶.

Le cas le plus connu et le plus précis parmi les rapports sur l'*essentia dulcis* a été publié par Richter, lequel a d'abord respecté l'anonymat du patient, avant de dévoiler son identité : il s'agissait en fait d'une patiente, Mademoiselle von Dallwig de Kassel. Elle a envoyé à Halle une «pathobiographie» minutieuse qui couvre la période allant de sa septième à sa quarante-septième année. On peut déduire de ce rapport méticuleux (qui ne néglige aucun détail, n'oublie aucune cure, décrit la souffrance avec un réalisme extrême) qu'elle a probablement été atteinte d'une tuberculose pendant sa jeunesse, mais qu'elle avait aussi une certaine tendance hypocondriaque. Après avoir été alitée pendant une année durant laquelle elle pouvait à peine bouger à cause d'une jambe paralysée et raccourcie, elle fut guérie par l'*essentia dulcis* en l'espace d'un petit nombre de semaines. Sa guérison est décrite en ces termes :

Le 19 septembre, dans la nuit à 10 h, elle a d'une façon surprenante ressenti un allongement doux de la moitié droite de son corps paralysé, ce qui l'a plongée dans une grande perplexité ; le lendemain matin, à la gloire de Dieu et de sa toute puissance, sa jambe, son bras et les autres membres tout comme son dos se sont trouvés redressés et mieux que jamais auparavant [...] ⁴⁷.

⁴² J. HELM, «Das Medizinkonzept Georg Ernst Stahls», art. cit., p. 171-173.

⁴³ G. E. STAHL, *Exercitatio academica de Sensu Naturae circa curationes incongruas et de noxa exinde proveniente*, Halle, 1706. La nature est considérée comme «conservatrix» du corps (p. 6).

⁴⁴ CH. HABRICH, «Pathographische und ätiologische Versuche», art. cit., p. 109.

⁴⁵ R. WILSON, *Pious Traders in Medicine. A German Pharmaceutical Network in Eighteenth-Century North America*, Pennsylvania, 2000.

⁴⁶ G. E. STAHL, *Dissertatio inauguralis De multitudinis remediorum abusu*. Bartholdus Wichers resp. anno 1708, Halle, 1723, p. 28-31.

⁴⁷ CH. HABRICH, «Pathographische und ätiologische Versuche», art. cit., p. 110-111.

7. *Introspection et connaissance de soi-même pour l'interprétation de la maladie des patients croyants*

Contrairement à Richter qui attribue ce succès sensationnel à l'«*essentia dulcis*», Johann Samuel Carl exprime, certes longtemps après la mort de son ami et sans citer le nom de Richter, de fortes réticences quant au succès réel de cette guérison, soupçonnant la tendance hypocondriaque de la patiente. En sa qualité de praticien, Carl était très sensible aux cas d'hypocondrie. Médecin à la Cour, il était particulièrement bien placé pour observer quotidiennement de tels cas... Non sans humour, il publie les «*species facti*» qu'un patient en quête de conseil lui avait envoyés, lesquels contiennent l'étiologie et la pathographie d'un mal rare : cet homme pieux était obligé de «ruminer» comme un animal les mets et les boissons ! Après lecture de cette description minutieuse de la maladie du «ruminant», fort du constat selon lequel les prédispositions à la rumination n'étaient pas prévues dans l'anatomie humaine, Carl en conclut que le malade devait souffrir d'hypocondrie. Effectivement, peu de temps après, le malade était guéri ⁴⁸.

La popularité du savoir médical au XVIII^e siècle a sans aucun doute favorisé l'hypocondrie. Le registre détaillé de l'œuvre populaire très appréciée de Friedrich Christian Richter offre à celui qui veut déterminer lui-même sa maladie un abondant matériel. Malgré tout, l'autodidacte éclairé a trouvé à travers une initiative individuelle raisonnable des mesures adaptées pour recouvrer la santé. Pour un piétiste, le meilleur moyen pour se connaître soi-même était l'analyse exacte de son propre tempérament. Il nous faut à ce propos mentionner une œuvre, celle d'un homme que l'on peut qualifier de fils par excellence de cette époque piétiste. Il s'agit d'Adam Bernd, qui pouvait se vanter d'une certaine célébrité au XVIII^e siècle (de fait, on parlait encore de lui au XIX^e), laquelle est due à ses «descriptions de la vie» et qu'il conserva même après qu'on se fut passé de ses services de prédicateur à l'église Saint-Pierre à Leipzig à cause de son «mélodanisme» ⁴⁹. Son autobiographie est consciemment rédigée sur le modèle de la pathobiographie d'un homme qui souffrait d'une maladie physique et psychique qu'on connaissait mal. Le but de l'autobiographie de Bernd était de montrer aux sujets atteints d'un tempérament mélancolique comment se sortir d'un mal hypocondriaque. Cette méthode ne consiste pas à donner une explication et à lutter contre le mal physique et psychique comme les préconisent les pauvres «Milzbrüder und -schwestern» (Carl), mais tout simplement à avoir la foi. Bernd refuse tout traitement rationaliste des différents stades de la maladie, au profit d'une thérapie exclusivement religieuse. Certes, le diable n'intervient plus en tentant sa victime mais en dérangeant l'état psychique du sujet pour le faire douter de l'amour en

⁴⁸ *Ibid.*, p. 111.

⁴⁹ Le terme fut déduit du pseudonyme «*Christianus Melodius*» de Bernd qu'il avait choisi pour la publication de son livre hétérodoxe *Einfluß der göttlichen Wahrheiten in den Willen und das ganze Leben des Menschen*.

Dieu. Les mécanismes psychosomatiques s'expliquent selon un principe dualiste : d'une part l'imagination provoque des sensations physiques ; les troubles physiques et organiques provoquent des maux de l'âme et de l'esprit d'autre part. La rate est, pour ainsi dire, le «moraliste» le plus agressif sur la terre ⁵⁰.

Depuis 1695 la conscience qu'a Bernd de ses péchés provoque chez lui des troubles psychiques qui le plongent dans une profonde mélancolie ; il ploie sous le fardeau d'idées obsessionnelles et suicidaires. La description qu'il donne de ces états est extrêmement précise : on y apprend tout de ses diverses somatisations. Il tâche d'identifier sa maladie à l'aide de dictionnaires scientifiques. Son besoin de raconter ses souffrances à des médecins compréhensifs s'accroît. Ce qu'il attend d'eux est plutôt une confirmation de sa souffrance qu'une guérison à proprement parler. Pour parvenir enfin à une certitude, Bernd espère par-dessus tout qu'un «certain médecin connu à Halle» reconnaisse sa souffrance. Il s'était plongé dans l'œuvre du «Docteur Richter», «un médecin qui me convient», et avait plus particulièrement étudié sa *Dispute* au sujet de la fièvre hectique. Ainsi paré, il entreprit le voyage à Halle chez Stahl, muni d'une liste des «*signa morbi*» (signes de maladie) et le pria de lui donner un conseil médical («*consilium medicum*»). La déception fut grande, lorsque Stahl dit que ces signes n'avaient rien d'inquiétant, qu'il lui suffirait de se faire saigner, prendre ses pilules et se servir de sa poudre rouge. Bien que Bernd ait mis en avant les symptômes de la fièvre hectique que Stahl avait lui-même identifiés dans sa dispute, ce dernier ne s'est pas laissé impressionner. Il est tout bonnement inconcevable pour Bernd que ce grand médecin refuse de reconnaître la maladie qu'il a lui-même décrite. Il faut dire que le médecin en question a vite compris que les souffrances du patient étaient l'effet exclusif d'un état psychique et qu'il s'est bien gardé de se laisser induire en erreur par la ressemblance étonnante des symptômes. Ajoutons que Bernd a atteint l'âge de 72 ans malgré sa maladie ⁵¹.

8. «Iatrothéologie» en tant que synthèse entre la Bible et la médecine

Songeons également à Michael Alberti ⁵², théologien et médecin encore très imprégné de la conception médiévale du rôle du médecin, selon laquelle le traitement des malades répond à une mission confiée par le Christ (Matthieu 10,1-8). Influencé et protégé par Francke et Stahl, il a rédigé plusieurs thèses soutenues à l'Université de Halle qui traitent de la relation entre le médecin et le patient et présupposent, dans le sens de l'esprit piétiste, un lien étroit entre la croyance et la médecine : *De medicinae et doctrinae moralis nexu*

⁵⁰ A. BERND, *Eigene Lebensbeschreibung*, Leipzig, 1738, p. 295-303.

⁵¹ CH. HABRICH, «Pathographische und ätiologische Versuche», art. cit., p. 113-115.

⁵² Sur la personnalité et l'œuvre de Michael Alberti, cf. W. KAISER, A. VÖLKER éds, *Michael Alberti (1682-1757)* (Wissenschaftliche Beiträge der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg (1982/4 T 44), Halle, 1982.

(1714), *De therapia morborum morali* (1717), *De conscientia medica* (1724), *De confessione aegri erga medicum* (1724). Selon l'Ecclésiastique 38,1-15⁵³, l'activité médicale est une évidence :

Au médecin rend les honneurs qui lui sont dus,
en considération de ses services,
car lui aussi, c'est le Seigneur qui l'a créé.
C'est en effet du Très-Haut que vient la guérison
comme un cadeau qu'on reçoit du roi.
La science du médecin lui fait porter la tête haute,
il fait l'admiration des grands.
Le Seigneur fait sortir de terre les simples
l'homme sensé ne les méprise pas.
N'est ce pas une baguette de bois qui rendit l'eau douce,
manifestant ainsi sa vertu ?
C'est lui aussi qui donne aux hommes la science,
pour qu'ils se glorifient de ses œuvres puissantes.
Il en fait usage pour soigner et soulager ;
le pharmacien en fait des mixtures.
Et ainsi ses œuvres n'ont pas de fin
et par lui le bien-être se répand sur la terre.
Mon fils, quand tu es malade, ne te révolte pas,
mais prie le Seigneur et il te guérira.
Renonce à tes fautes, garde tes mains nettes,
de tout péché purifie ton cœur.
Offre de l'encens et un mémorial de fleur de farine
et fais de riches offrandes selon tes moyens.
Puis aie recours au médecin, car le Seigneur l'a créé, lui aussi,
ne l'écarte pas, car tu as besoin de lui.
Il y a des cas où la santé est entre leurs mains.
À leur tour en effet ils prieront le Seigneur,
qu'il leur accorde la faveur d'un soulagement
et la guérison pour te sauver la vie.
Celui qui pêche aux yeux de son Créateur,
qu'il tombe au pouvoir du médecin⁵⁴.

Alberti élabore une éthique de la relation entre le médecin et le patient, basée sur l'exigence hippocratique telle que Stahl l'a comprise et dont il pense qu'elle a son fondement dans la Bible, les ecclésiastiques et les théologiens piétistes. Le médecin et le patient doivent honorer Dieu ensemble dans l'amour et l'honnêteté chrétienne, être constamment à la recherche de la volonté de Dieu, lui obéir par une thérapeutique naturelle et accepter dans l'humilité soit la guérison, soit la mort. Dans la dissertation *De conscientia medica* Alberti commence avec un rappel de 2 Corinthiens 1,12 : «Car ce qui fait notre gloire, c'est ce témoignage de notre conscience, que nous nous sommes conduits dans

⁵³ Ce passage de la Bible est imprimé comme devise sur le frontispice des thèses citées.

⁵⁴ Cf. aussi Ps 107,17-20 et Jn 5,14.

le monde, et surtout à votre égard, avec sainteté et pureté devant Dieu, non point avec une sagesse charnelle, mais avec la grâce de Dieu». Alberti se tourne ensuite vers Spener : «De la façon dont une bonne conscience et la sérénité qui en découle adoucissent toute la vie et nous font oublier toute misère et tristesse, de la même façon c'est une immense souffrance lorsqu'on conçoit que la conscience est en état d'inquiétude et que nous sommes tenaillés par les remords.»⁵⁵

Alberti poursuit sur un axiome de la médecine piétiste : «Au contraire, Dieu étant le créateur de la médecine, celle-ci ne doit pour cela contredire en rien la conscience»⁵⁶. Et c'est pourquoi tout ce qui, dans la médecine, peut blesser la conscience en s'opposant à l'ordre établi par Dieu, doit être évité, surtout dans la thérapeutique ; et il cite les dissertations de Stahl : *De therapia sani corporis* et *De Deo, autore verae medicinae*. S'il ne veut pas aller à l'encontre de sa conscience, le médecin doit prendre ses décisions en se conformant à la création et aux commandements de Dieu⁵⁷. Chez Alberti l'argumentation théologique et biblique est beaucoup plus pertinente que chez Stahl⁵⁸.

Un médecin est souvent tenté d'agir contre sa conscience, mais il n'est pas possible de séparer la médecine de la vérité de Dieu. Le matérialisme surtout est un grand danger, qui menace de porter atteinte à la foi dans la «*providentia Dei*». L'âme n'est pas un «principe vital», ni une matière ; elle est créée par Dieu comme force créatrice du corps⁵⁹. L'assimilation du corps à une machine est un «*falsissimum theorema*». Un médecin pieux doit résister au cartésianisme et suivre la tradition hippocratique ainsi que la Bible selon la sagesse de l'Ecclésiastique 34,20, et le rappel de Romains 1,25⁶⁰. Alberti cite encore Spener : «Un malade croyant, bien qu'il ne mise pas son espoir sur le médecin, ne méprisera pas cet ordre établi. Mais il s'en servira sous peine d'agir à nouveau dans l'arrogance et le blasphème. Mais lorsque la confiance règne, il se sert des médicaments tout en sachant que ce ne sont pas les médicaments en soi qui soignent, mais ils soignent seulement par la grâce de Dieu ; et lorsqu'ils soulagent, c'est seulement par la force divine qu'ils agissent, car c'est Dieu qui a donné sa bénédiction à la guérison»⁶¹. Alberti exige que le médecin

⁵⁵ M. ALBERTI, *Dissertatio inauguralis medica De Conscientia Medica*. Theodorus Andreas Müller resp., Halle, 1724, p. 4.

⁵⁶ «Imo cum Deus author Medicinae sit, propterea minime conscientiae contrarietur».

⁵⁷ *Ibid.*, p. 5-6.

⁵⁸ C'est pourquoi pour ROTHSCUH, *Konzepte der Medizin*, cit., p. 67-70, Alberti est le représentant typique de la «iatrothéologie» du XVIII^e siècle. Cf. par exemple les titres des thèses d'Alberti comme *Specimen medicinae theologicae*, Halle, 1726, ou *De convenientia medicinae cum theologia practica*, Halle, 1732.

⁵⁹ Comme le dit STAHL, *Disputatio de passionibus*, cit., p. 16 : «Anima sibi ipsi fabricat corpus, id nutrit et omnia in et cum eo propter certum finem agit, quamvis interdum a fine aberret».

⁶⁰ M. ALBERTI, *Dissertatio inauguralis medica De Conscientia Medica*, cit., p. 18-21, 28-29.

⁶¹ *Ibid.*, p. 31.

veille à ne pas oublier ni mépriser la bénédiction de Dieu. Il doit avoir foi dans le créateur plus que dans la créature. La simplicité est de mise dans les traitements, et on doit éviter des cures «par force» ou risquées, selon l'exemple de Hippocrate : «Il faut que le médecin soit avant tout un homme de prière pieux et consciencieux»⁶². Alberti reprend également l'encouragement que Spener adresse aux médecins : «Il est recommandé à un médecin chrétien en dehors de sa thérapeutique de convaincre son patient de se tourner vers Dieu duquel dépend tout l'effet des médicaments prescrits» ; et Spener, en théologien et partisan de Stahl, de procéder à la recommandation suivante : «Les médecins devraient également prescrire des médicaments naturels et se méfier des remèdes artificiels, superstitieux et magiques, afin qu'ils ne servent pas le faux dieu Baal à Ekron (capitale des Philistins), alors que le vrai Dieu se trouve en Israël.»⁶³

Le patient piétiste ne devait consulter qu'un médecin régénéré, car seul celui-ci était capable de l'aider pendant sa maladie, en tenant compte de l'état de son âme et en respectant l'ordre divin⁶⁴. Dans un cas désespéré ce médecin faisait appel à un régénéré pour obtenir une assistance spirituelle.

9. *Le Christ en tant que médecin qui apporte le salut pour l'âme et le corps*

Johann Christian Senckenberg était un médecin piétiste qui prenait très à cœur sa responsabilité à l'endroit du malade et agissait conformément à sa conscience. Physicien de la ville de Francfort-sur-le-Main, où le jeune Goethe l'avait encore rencontré, il fut membre de la communauté des inspirés de Homburg (fait qu'il a toujours caché parce qu'il était un bourgeois de la «libre ville» de Francfort). Alors qu'il étudiait la médecine à Halle auprès de Michael Alberti, il avait également noué des contacts avec Johann Samuel Carl et Johann Konrad Dippel à Berleburg. Les deux lui prodiguèrent des conseils pratiques et lui transmièrent une certaine idée de la médecine. D'ailleurs, lors du conflit entre Carl et Melchior Douzeaidans, Senckenberg prit parti en faveur du dernier. En 1769, Senckenberg fondait un hôpital bourgeois qui comprenait un théâtre anatomique, un jardin botanique, un laboratoire chimique, ainsi qu'une bibliothèque. Cette fondation est l'une des plus importantes dans son genre en Allemagne et elle existe encore aujourd'hui. La motivation de Senckenberg n'était pas du tout philanthropique ou patriotique, comme on le

⁶² « Medicus ante omnia pius et conscientiosus precator esse debeat » (*ibid.*, p. 31-39).

⁶³ *Ibid.*, p. 40-42.

⁶⁴ D'après Alberti le médecin est responsable pour le salut de l'âme et du corps de son patient. Cf. M. ALBERTI, *De confessione aegri erga medicum*, Halle, 1714 ; *Id.*, *De medico officio circa animam in causa sanitatis*, Halle, 1714.

prétend dans la littérature, mais elle relevait d'une conception chrétienne et piétiste. Il écrit dans la *Lettre de la Fondation* :

Cher lecteur, sois conscient que nous ne sommes pas faits pour l'éternité, que nous vivons tous par la grâce de Dieu et nous sommes ce que nous sommes ; comme nous n'avons rien apporté lorsque nous sommes venus au monde, rien ne nous appartient en propre ; nous ne sommes que des gérants qui ont des services à rendre ; tout ce qui nous semble être la magnificence du monde ne représente rien, et tôt ou tard nous la quitterons ou elle nous quittera, mais il ne restera plus rien qui nous appartienne en dehors de l'amour en Dieu, la foi et l'amour du prochain qui est Dieu, car il est l'amour et cet amour doit habiter en nous ; voilà qui est imposé par un commandement qui sera notre salut. Dieu n'a pas besoin de nous et nous ne pouvons ni lui donner, ni lui prendre quoi que ce soit. Penser à ce bonheur et agir dans ce sens devraient être notre souci à tous, afin que nous nous trouvions en union avec Lui, la lumière, la vie, la sérénité et la paix. Il est notre bien suprême, lui qui nous a donné son Fils, créateur de la nouvelle créature, par qui nous avons tout ce dont nous avons besoin et qui est notre médecin du corps et de l'âme. Dieu soit loué pour l'éternité ! ⁶⁵

La métaphore du Christ-médecin se base sur Exode 15,26 : «Je suis l'Éternel, qui te guérit». Ce verset constituait à l'époque du piétisme un motif de la littérature pieuse. Les médecins et les patients piétistes adoptent la métaphore origénienne du Christ Dieu-Asclepius dans le royaume des morts en considérant le Christ comme un médecin et un pharmacien qui console et guérit le malade dans ses souffrances physiques et psychiques ⁶⁶.

L'expression «Pharmacie de l'Âme» qu'on trouve depuis le XVI^e siècle dans les livres de prières et de piété est exprimée sur les documents iconographiques représentant le Christ en tant que pharmacien ⁶⁷.

Sur une gravure en cuivre du *Jardin des fleurs spirituelles* de Tersteegen, le Christ est représenté en médecin céleste qui vient à la rencontre de l'âme pour la soulager. Au manoir de Schwarzenau (Wittgenstein) se trouve un tableau qui dépeint le Christ sous les traits d'un pharmacien céleste offrant aux malades des remèdes pour l'âme et des trésors de précieux médicaments spirituels en bouteilles et en boîtes, en tenant une balance d'apothicaire. Johannes Burkardt a donné par là l'expression spécifique de piété de la Bible et du livre de cantiques piétistes de Berleburg ⁶⁸. Un tableau presque identique,

⁶⁵ J. CH. SENCKENBERG, *Stiftungs-Briefe zum Besten der Artzneykunst und Armenpflege*, Frankfurt am Main, 1770.

⁶⁶ M. HERZOG, «Descensus ad inferos». *Eine religionsphilosophische Untersuchung der Motive und Interpretationen mit besonderer Berücksichtigung der monographischen Literatur seit dem 16. Jahrhundert* (Frankfurter Theologische Studien, vol. 53), Frankfurt am Main, 1997, p. 284-286.

⁶⁷ W.-H. HEIN, *Christus als Apotheker* (Monographien zur pharmazeutischen Kulturgeschichte, vol. 3), Frankfurt am Main, 1974 (2^e éd. Frankfurt am Main, 1992).

⁶⁸ J. BURKARDT, «Christus als Apotheker oder Bemerkungen zur Vorstellungswelt des Pietismus im 18. Jahrhundert anhand eines Bildes im Herrenhaus Schwarzenau-Wittgenstein», *Blätter des Wittgensteiner Heimatvereins* e. V. 85 (1997), vol. 61, p. 136-146.

datant de la même époque, se trouve à Öhringen, la ville natale de Johann Samuel Carl. Il est remarquable que ces tableaux, peints dans l'esprit piétiste à l'intérieur de l'austère cercle protestant, furent adoptés plus tard, certes modifiés par des peintres catholiques, en vue de faire de l'Eucharistie ⁶⁹ un principe de guérison et de béatification. On satisfaisait ainsi le désir de pouvoir obtenir une réalisation visuelle des dons d'amour et des vertus promis par le Christ. Plus de 130 représentations de ce type de tableaux sont déjà connues dans les pays germanophones, et d'autres sont encore à découvrir ⁷⁰.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles en Angleterre, les «*godly*», des protestants séparés, avaient sur la maladie des idées très semblables à celles des piétistes : la philosophie hippocratique représentait également pour eux la vie à suivre. La maladie signifiait une épreuve infligée par Dieu, le Christ était le médecin de l'âme qui devait la guérir d'abord avant de soigner le corps. Jésus a prouvé lui-même par son activité la relation entre la guérison de l'âme et celle du corps. C'est sur la base de son exemple que la guérison de l'âme du patient est conçue comme une priorité ⁷¹. Au sein des communautés protestantes de cette époque on rédigeait de nombreux ouvrages au sujet des maladies et de la guérison mentionnées dans la Bible, passages qu'on interprétait à la lumière des découvertes nouvelles en médecine et en science ⁷². Opposés aux lectures naturalistes de la Bible, les piétistes les rejetaient en bloc ⁷³.

La relation entre la Bible et la médecine est également représentée dans le livre piétiste très apprécié de Johann Jacob Schmidt, un pasteur de l'Église

⁶⁹ F. KRAFFT, *Christus als Apotheker. Ursprung, Aussage und Geschichte eines christlichen Sinnbildes* (Schriften der Universitätsbibliothek Marburg, vol. 104), Marburg, 2001, p. 235-238.

⁷⁰ W.-H. HEIN, «Ein volkstümliches Christus-als-Apotheker-Bildchen. Geschichte der Pharmazie», *Beilage der Deutschen Apotheker Zeitung*, 49 (1997), p. 41-42.

⁷¹ D. HARLEY, «The Theology of Affliction and the Experience of Sickness in the Godly Family, 1650-1714 : The Henrys and the Newcomes» in GRELL et CUNNINGHAM, *op. cit.*, p. 273-292. «Christ was the only physician for sickness of the soul and needed always to be sought to for healing, so it was appropriate in any illness to send first for the minister rather than for the physician» (p. 280-281). Dans la doctrine d'Alberti se trouve la même argumentation : cf. J. HELM, «Das Medizinkonzept Georg Ernst Stahls», *art. cit.*, p. 174.

⁷² J. PREUSS, *Biblisch-talmudische Medizin. Beiträge zur Geschichte der Heilkunde und der Kultur überhaupt*, Berlin, 1911. Le livre contient une bibliographie sur ce sujet, p. ex. : Th. BARTHOLIN, *De morbis biblicis*, Frankfurt, 1672 ; J. D. MAJOR, *Summaria medicina Biblica*, Kiel, 1672 ; H. V. VOGLER, *De rebus naturalibus ac medicis quarum in scriptis sacris fit mentio commentarius. Accessit Ejusdem physiologia historiae passionis Jesu Christi*, Helmstedt, 1682, vol. 2, *ibid.* 1693 ; C. JOHREN, *Dissertatio inauguralis De Christo medico*, Frankfurt an der Oder, 1703 ; *Id.*, *Dissertatio inauguralis De morbis biblicis N.T.*, Frankfurt an der Oder, 1704 ; J. H. von SEELEN, *De medicorum meritis in S. Scripturam diatribe hist. crit.*, Lübeck, 1719 ; G. GÖTZ, *Variae celeberr. medicorum observationes, quibus multa loca Novi Testamenti docte illustrantur*, Altdorf, 1740 ; R. MEAD, *Medica sacra sive de morbis insignioribus, qui in Bibliis memorantur*, London, 1749.

⁷³ La dissertation d'Alberti montre clairement l'influence du piétisme : *Dissertatio De Medicina Christi divina et miraculosa*, Halle, 1725.

réformée. Le frontispice présente une gravure en cuivre représentant trois états du corps humain : la naissance «*wunderbarlich gemacht*» (une création merveilleuse), la maladie «*elendiglich geacht*» (la créature misérable), la pharmacie et le médecin au chevet du malade «*heilsamlich bedacht*» (apaisement salutaire).

Comme exemple de cette dévotion et soumission à la maladie, Johann Samuel Carl s'appuie dans son journal *Geistliche Fama* sur l'exemple d'Ezéchias en 2 Rois 20 ainsi que sur celui de Job. En même temps, Carl n'oublie pas de se référer à Hippocrate qui voyait déjà dans la maladie un élément divin, bien qu'elle pût être déclenchée par des causes matérielles ⁷⁴. La relation à Hippocrate se trouve également plus tard dans le piétisme chez Friedrich Christoph Œtinger qui, dans sa *Philosophie des Anciens*, présente Hippocrate comme patriarche de la médecine qui en était alors à son âge d'or ⁷⁵.

La littérature piétiste raconte l'histoire de malades exemplaires dont la souffrance fut l'occasion d'un processus de régénération de l'âme sur un mode pareil à celui des hagiographies catholiques. Je terminerai donc avec l'histoire de la maladie du médecin Johann Wilhelm Müller que Johann Samuel Carl, son ami, décrit dans l'*Histoire des Régénérés*. Müller était en tous points exemplaire, non seulement en tant que médecin, mais également en tant que patient. Envisagé de ce dernier point de vue, il aspirait bien plus à se rapprocher du Christ qu'à être soulagé de ses souffrances. Pendant sa longue et pénible maladie durant laquelle Carl l'avait visité et soigné, il attendait avec enthousiasme l'union avec le Seigneur. Ses dernières paroles nous sont transmises par Carl : «Grâce, louanges, gloire !» ⁷⁶.

⁷⁴ [J. S. CARL], *Vom Göttlichen in denen Kranckheiten zur Beschauung und Nutz-Anwendung. Geistliche Fama*, XIII Stück, 1734, p. 41-104 ; ici : p. 42, 48-51.

⁷⁵ F. CH. ŒTINGER, *Die Philosophie der Alten, wiederkommend in der güldenen Zeit*, Frankfurt-Leipzig, 1762, vol. II, p. 16.

⁷⁶ J. H. REITZ, *Historie der Wiedergeborenen. Vollständige Ausgabe der Erstdrucke aller sieben Teile der pietistischen Sammelbiographie (1698-1745) mit einem werkgeschichtlichen Anhang der Varianten und Ergänzungen von Hans-Jürgen Schrader*, Tübingen, 1982, vol. III, pars VI (1730) [auteur anonyme : Johann Samuel Carl], p. 373.